

La Zone
(extrait d'un manuscrit inédit)

Henri Clerc

Number 148, February 2016

La Rue

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81148ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Clerc, H. (2016). La Zone : (extrait d'un manuscrit inédit). *Moebius*, (148), 69–83.

HENRI CLERC

La Zone

(extrait d'un manuscrit inédit)

Rougeaud, fatigué, ce type au visage porcine, emmitoufflé dans sa chapka me parle, je crois. Une goutte tombe de son nez et dégouline le long de sa bouteille de rhum. J'ai mal au dos, je n'ai plus rien à boire, mes doigts de pieds sont congelés, je mange des tranches de jambon que j'ai volées dans la poubelle du petit casino. Pour une fois, leur slogan : *mon épicier est un type formidable*, prend du sens. Un vrai chic type. Normalement et comme dans tous les commerces semblables, il est obligé de mettre de la javel en poudre dans ses conteneurs à ordures et l'asperger avec un jet d'eau, pour qu'on ne fasse pas les poubelles, qu'il n'y ait pas d'intoxication, que personne ne porte plainte... Lui, il saupoudre les articles pour la forme, ne pas se faire choper en cas de contrôle, mais surtout il ne les mouille pas.

Le jour où je suis allé chercher un café à la machine dans son magasin, il a dû comprendre ma situation à ma dégainie ou à mon odeur... Il s'est pointé vers moi, j'ai cru qu'il allait me jarrer comme les vigiles du Simply, du Caroufcity qui *passent la balayette*. On entend ce genre de propos sortir de la bouche des gérants, chaque fois qu'ils demandent aux gros bras de Black désabusés de nous sortir du magasin qu'on squatte pour éviter le froid, ou de la devanture dont on se sert en guise de parapluie. *Ça fait désordre*, et c'est *pas très vendeur*... Mais ce jour-là non... mon épicier formidable venait juste me dire que passer les 21 h 30, une fois le magasin bouclé, nous pouvions prendre les articles jetés; que nous ne risquions pas grand-chose car les dates de péremption, à l'exception des viandes, poissons crus et autres produits congelés, sont larges, pour qu'aucun

client ne se retourne contre la boîte. Même les légumes nous pouvons les prendre, juste, éviter de les rincer pour que la javel ne pénètre la chair, seulement les éplucher, en prenant soin d'essuyer le couteau ou l'économe avec un chiffon sec...

Ça nous permet de manger à l'œil des trucs pas trop dégueu, comparés aux poubelles domestiques. La dernière fois, j'en étais à la troisième que je fouillais sans y trouver quoi que ce soit à becter, que des emballages de plats préparés appétissants ou des barquettes en polystyrène qui avaient dû accueillir un morceau de viande ou de poisson frais, des poches plastiques de légumes congelés... Ces packagings avec leurs suggestions de prestations qui font baver: des poissons panés détourés et collés sur un fond avec un bras de terre, un phare qui s'y dresse au bout, et l'océan à l'horizon; *des penne à l'italienne*, sur une table mise avec sa belle bouteille d'huile d'olive, où barbote un bouquet d'aromates; une julienne de légumes dans une assiette sur fond blanc et des petites ondulations rajoutées avec Paint pour nous faire comprendre qu'en plus d'être nourrissant, ça se mange chaud... Quand je suis tombé sur un reste de viande en sauce, jeté parmi d'autres ordures d'un sac que je venais d'ouvrir, j'étais résigné et je l'ai bouffé... mais en continuant à fouiller dans cette même poubelle dont j'avais été jusqu'à laper le plastique, j'ai trouvé des coton tiges et des serviettes hygiéniques usagées... j'ai failli vomir mais je me suis retenu de toutes mes forces pour ne pas crever la dalle après.

Notre nouveau plan à la supérette ça nous évite ce genre de déboire. Quand on va en course, comme on dit maintenant, on prend une brosse pour déjaveliser nos articles. Nous, c'est comme ça qu'on *passé la balayette*. Mais le problème qui va bientôt se poser, c'est que trop de gens sont au courant de la combine, et qu'on aura bientôt plus assez pour se nourrir. Déjà aujourd'hui, je me suis battu avec un type pour une brique de lait; à force de se l'arracher et de le serrer, le tétra pack a craqué au niveau de la jointure du bouchon et a coulé sur des concombres, des tomates, du coup foutus avec la javel qui commençait à mousser. Il a sorti une lame pour que je me casse et lui laisse le reste... j'ai pas défendu plus longtemps ma part de pitance.

À côté de moi, le type à la chapka se racle la gorge, crache un glaviot, on dirait presque un jaune d'œuf. Je sais pas combien de temps encore je vais devoir attendre Justinien. Il est parti chercher une palette de bois dans l'arrière-cour d'une usine. Il voulait pas qu'on y aille à plusieurs, pour ne pas se faire remarquer des gens qui habitent la résidence mitoyenne, ils ont le coup de bigo aux flics facile. Alors j'attends avec mon gugus à la chapka. Une connaissance de Justinien. Un étranger, un Géorgien je crois. C'est sûrement pour ça que j'imprime rien de ce qu'il me jacte... il se met encore une rasade de rhum derrière la luelle. Justinien rapplique :

— C'est bon, j'en ai repéré trois en état. Y a plus qu'à y retourner, on les prend vite fait et on se casse.

Alors on opère...

C'est la misère d'avancer avec une palette qu'on porte sur le dos. La cabane n'est pas trop loin mais avec cette charge j'ai l'impression qu'on va mettre une heure. Il s'agirait pas de croiser la police, on va encore se faire emmerder sinon... Surtout s'ils voient où on squatte, et comme Justinien a son abri de fortune depuis plusieurs années, il aimerait bien qu'on l'en déloge pas. Il s'est posé dans un petit bois, sur une butte entre le campus d'une faculté et une ZAC¹, pas loin du périphérique. Une colline qui ne devait pas être pratique à aménager et c'est sûrement ce qui a stoppé la croissance de la ZAC.

Nous sommes dans une utilisation interstitielle du monde, ce qu'il y a entre les zones aménagées ou habitées nous l'exploitons; la friche, le terrain vague, les petits coins de nature sauvage abandonnés... on s'en charge. Un espace que la conurbation n'a pas su voler à l'espace public, avant de le transformer en semi-public comme les terrasses des cafés qui nous empêchent de nous adosser au mur, ou de le changer en square, en parc à jeux, nous empêchant de nous allonger sur le sol. Cette zone, c'est nous qui nous en chargeons... On crapahute avec nos palettes. Justinien est devant, le Géorgien le suit et moi complètement à la ramasse. En nage, ils posent leur charge au-dessus de la butte et m'aident à tracter la mienne. Puis on les traîne vers la cabane.

Construire son propre abri; Just' m'a expliqué qu'il avait mis du temps avant de se décider à faire ça, mais qu'il

en avait eu marre au bout de quelques mois de dormir à la rue, dans des sacs de couchage, dans des halls de banque, des plates-bandes... même avec une tente dans un endroit comme celui-là, autant avoir quelque chose de solide. Mais faire ça c'était surtout pour pas devenir fou. Ça lui donnait autre chose à faire que de boire, un truc à entretenir, auquel faire attention, un vrai lieu de repli, un territoire. Déjà quand je vois ce qu'il picole aujourd'hui, je me représente mal ce qu'il pouvait engloutir avant... dix litres de rosé par jour selon lui... Quand j'ai écarquillé les yeux en entendant ça, il m'a répondu :

— Ça fait jamais que deux cubis de 5 litres, c'est vite bu...

J'imagine qu'il n'a pas tort, je tourne déjà à trois, quatre litres au bout d'un mois de rue...

C'est donc une cabane en palettes. Six disposées en rectangle forment le sol, dessous une grande bâche pour isoler, des habits de laine bourrés et compactés entre les lattes recouvertes de tapis de sol de camping, eux-mêmes cloués dans un alignement qui laisse imaginer le geste méticuleux. Les murs aussi sont en palettes. De la tôle ondulée a été vissée sur les faces extérieures. On a scié les planchettes intérieures pour les redisposer perpendiculairement en étagères où on peut tout ranger : bouffe, outils de bricolage debout dans des boîtes de conserve clouées par le fond, des pots de confitures et de moutarde remplis de vis et d'écrous. Le plafond est encore en palettes et maintenu avec des bouts de ferraille. Le mobilier est constitué du même matériau : une table très basse, un sommier sur lequel sont posés matelas, couvertures, coussins. La totalité de cette structure est tenue par des piquets plantés au-dehors, à l'oblique ; le tout recouvert de plusieurs couches de bâches. Et pour que cet abri reste discret, que d'en bas on ne le voie pas, ultime précaution, la dernière bâche est vert kaki pour se fondre au mieux parmi les arbres... Tout son boxon il l'a piqué à droite, à gauche, ou acheté à Emmaüs.

J'ai demandé à Justinien s'il avait été menuisier ou charpentier dans une autre vie.

— Dans une autre vie, je ne sais pas, mais dans celle-là, j'ai été géomètre !

On se pose dans la cabane pour parler de ce qu'on va faire des palettes qu'on a amassées aujourd'hui. La première sera désossée pour faire du bois, la deuxième revendue demain à un gars qui fait du transport, genre pas trop légal, en les rachetant si elles sont estampillées Europe. Justinien ne lui a jamais trop demandé pour quoi... Et la dernière il me la donne. Je la range avec d'autres que j'ai récoltées ces derniers temps pour qu'on me fasse aussi une bicoque.

Une dizaine variable d'individus vivent dans le coin, mais je ne les connais pas tous. Certains sont des SDF comme nous, d'autres des gens de passage type punk à chien ou des immigrés clandestins qui, pour la plupart, rallieront Calais dans pas longtemps direction l'Angleterre. Y'en a un, un Africain, qui a été reconduit trois fois, un coup chopé en Espagne, et les deux autres à Calais; et là, il recommence en espérant aller plus loin... je trouve ça complètement dingue d'avoir autant de détermination, d'être aussi obsessionnel et que ça pousse à faire toutes ces choses, tout ce chemin, à nouveau. Le gars à la chapka qui nous accompagne vit avec une autre bande de Géorgiens qui parlent entre eux dans leur langue, et même plus souvent dans une espèce de dialecte à base de sifflements. Justinien m'a expliqué que c'était des bergers et que c'est comme ça qu'ils communiquent de pâturage à pâturage, pour pas avoir à s'égosiller. À force de les entendre, il comprend même un peu *bonjour, merci, pas de quoi...*

Justinien trifouille dans ses affaires, prend des piles de pains au chocolat tout secs, les donne au Géorgien qui, à l'entendre, s'appelle Slobodan, lui fait un signe de tête pour dire merci et s'en va.

Ma nouvelle vie me surprend de jour en jour et me fatigue. Pas une fatigue comme avant, une léthargie, un croupissement de l'esprit, non, une vraie fatigue physique; à lutter contre le froid, la faim, à récupérer des litres et des litres d'alcool qu'on ingère. Je ne sais pas ce qui vaut mieux... sûrement rien...

Le soir ou j'ai mis le feu à l'appart que me louait monsieur Clairjonc, mon propriétaire, j'ai zoné sur les quais comme j'en avais l'habitude, même si j'avais peur de

me faire choper par les flics, qu'ils me retrouvent... mais je ne savais pas où aller et je pensais, et pense toujours, que monsieur Clairjonc n'a pas porté plainte; puisque l'appartement était censé être vacant, qu'il me logeait de manière illégale, dans l'insalubrité, au milieu de matériel hors norme, mais quand même... Tout n'avait pas cramé, y aurait bien un papier de pôle emploi à mon nom, une merde qui traîne avec: à l'attention de Claude Duxelles. Déjà, il n'y avait rien d'inscrit sur la boîte aux lettres, le père Clairjonc préférait que je ne l'utilise pas pour éviter les soupçons; je recevais tout par mail et le reste était envoyé chez mon pote Max qui m'appelait si urgence... ce soir-là j'avais quand même la gueule de l'emploi: le jean était imbibé de sang au niveau de la cuisse, une écorchure sur ma tête qui gonflait et me faisait mal à en crever. Je pleurais en pensant à l'éventualité de regretter un jour mon coup de tête, au vide derrière; je pleurais, comme ça m'arrive encore souvent, dès que je suis seul et que j'ai trop de temps pour y penser...

Puis Justinien est passé sur les quais du Rhône où j'étais. Il m'a accosté comme il le fait avec tout le monde pour proposer de jouer aux cartes, à son éternel huit américain. Je le voyais souvent ici, j'avais même déjà joué, déjà parlé avec lui, mais chaque fois sans qu'il se souvienne de moi... sauf que ce coup-là, il devait être moins amoché que les autres parce qu'il m'a remis, pas mon nom, mais ma tronche.

Il a pas fait de cas en voyant mes blessures, mon allure. J'ai accepté de jouer avec lui pour essayer de penser à autre chose, mais j'étais pas du tout dans la partie, puis on a bu. Il me laissait prendre des goulées dans sa bouteille de pinard, acide, âcre...

Comme d'hab, sur les quais près de nous y avait des jeunes qui sortaient de soirée; l'air éméché, à tchatcher de frivolités. Une de leurs copines pleurait toutes les larmes de son corps parce qu'elle s'était disputée avec son copain au téléphone... entre eux et moi j'ai senti le gouffre... j'ai posé mes cartes et j'ai regardé dans le vague. Justinien attendait, il disait rien jusqu'à ce que je les reprenne. Quand il a été fatigué, il s'est couché par terre devant moi et il s'est mis à pioncer, comme ça... je l'ai regardé... je me voyais mal

me poser là et dormir. Mais je me suis dit que c'était pas pire que de se vautrer n'importe où dans un festival pour comater. Puis comme il allait faire jour, je ne craignais pas trop de me faire emmerder ou péter la gueule, les gens nous réveilleraient si on gênait pour le marché. J'avais juste encore la trouille que les flics me demandent mes papiers et fassent le lien. Mais j'ai fini par m'allonger, malgré tout, la tête sur mon sac après avoir bu une dernière goutte de pinard, puis je me suis éteint... Quand je me suis réveillé le lendemain, Justinien était à côté de moi, il avait du pain et deux petites boîtes de pâté pas cher, celui avec un pouce levé comme logo... Il m'en a tendu une. De là on s'est mis à vraiment parler et briser la glace. Ça faisait bizarre, chaque fois qu'on se voyait avant on jouait juste aux cartes, bourrés; mais là, on avait tous les deux dessaoulé et y a eu comme un vrai dialogue. Je lui avais pas touché trois mots qu'il avait compris ce qui m'arrivait...

C'est lui qui a tout géré quand il a fallu me soigner... car quand j'avais pété un câble et foutu mon appart à l'envers j'avais aussi donné de grands coups de tête dans le frigo, jusqu'à ce que la porte tombe; et je m'étais planté un couteau dans la cuisse pour me calmer. Sans succès... moi je voulais aller à l'hôpital, aux urgences, mais j'aurais eu des problèmes; et selon Justinien, fallait laisser couler l'eau sous les ponts avant que le système voie passer mon nom sans tiquer... au cas où... il a appelé le 115 pour moi et il m'a emmené voir un infirmier dans un centre d'hébergement pour sans-abris... un infirmier sympa qu'il connaissait... ils ont voulu savoir d'où je venais et si j'avais une place pour dormir la nuit. J'aurais bien demandé le numéro pour appeler, mais Justinien a parlé à ma place :

— Il a pas besoin, après il vient avec moi! Vous voulez quoi? Il est déjà mal en point et vous voudriez qui chope la vermine dans votre taudis, qui se fasse détrousser? Ou violer, tiens, par les tôleards, la racaille que vous récupérez...

Le type avait l'air de connaître Justinien, il le regardait avec un sourire pincé; il a rien ajouté de plus, peut-être qu'il avait compris que Just' avait décidé de me prendre sous son aile, qu'il ne le ferait pas changer d'avis. Just' me fait parfois penser à mon oncle Lothaire, mais en gentil... après je sais que dans ce que Just' dit il y a un bout de vrai,

mais qu'il exagère. Les CHRS² ça faisait partie des bons plans de Gargamel, un saisonnier, un vendangeur qui voulait me traîner aux quatre coins de la France pour zoner. Y a de la violence, de l'insalubrité d'accord, mais ça dépend des lieux, des périodes de l'année, et puis de la chance aussi. Mais j'imagine que Justinien ne veut pas parier sur les autres... il m'a déjà fait tout son laïus sur les assistés, ceux qui se laissent vivre dans les structures, se laissent crever selon lui... alors si l'infirmier le connaît c'est normal qu'il ait pas tenté plus longtemps de le convaincre. Ils ont nettoyé ma jambe, ont essayé de savoir ce que j'avais fait... Ils n'ont pas insisté quand ils ont vu que je faisais une moue, style: je sais pas, c'était comme ça quand je me suis réveillé... Pareil pour ma tête. Mais au final, comme je voulais pas semer le doute j'ai lâché, en prenant la mine du gars pas fier, que je m'étais fait agresser pendant mon sommeil, et que Justinien m'avait retrouvé. Je leur ai dit que j'étais non pas «à», mais «de» la rue...

Justinien sort un saucisson, des tranches de pain de mie de son sac à dos, et une pizza pliée en quatre dans la poche de sa veste. Celle-là, il l'a volée cet après-midi, et d'une manière incroyable. On était rue de la République près d'où on tape la manche, il est rentré dans une pizzeria. Comme tout le monde était occupé il a poussé les battants de la cuisine, sans que personne le voie rentrer. Dans l'arrière-salle, un type de dos qui pétrissait de la pâte a hurlé sans se retourner :

— C'est la jambon Serrano parmesan pour la deux !

Justinien l'a prise et l'a fourrée dans sa poche en s'éclipasant sans en demander plus. Moi j'attendais à l'extérieur, et quand il m'a raconté ça, j'étais sur le cul. C'est un phénomène ce type...

On finit nos casse-dalles et on s'étend, lui sur son lit; moi, dans un coin qu'il me cède en attendant. Je rabats la couette, mais trouver le sommeil ces temps-ci c'est plus que dur. Je ressasse la vie que j'ai jetée par-dessus bord pour me délester. Je me sens moins responsable, moins stressé, ça m'enlève peut-être la pression, mais pas la lourdeur de la vie... Je finis par m'endormir.

J'ouvre l'œil, Justinien ronfle fort. Il doit être tôt le matin, des oiseaux piaillent... ce que je peux détester ces merdes qui font cui-cui... le vent s'engouffre et boursouffle la bâche au-dessus de notre tête. Justinien se retourne, piaffe, et se remet à ronfler. Une goutte de rosée me tombe sur le front, coule sur mon nez. Il fait froid, mais heureusement Justinien avait des couvertures en rab, pliées dans un sac Carrouf. De vieilles couvertures qui grattent comme celles que ma tante Suzanne gardait dans ses placards pour « les invités », tu parles d'un cadeau. Je me sors de dessous cet amas de textile puant, écarte la bâche qui sert de porte sans faire trop de bruit. Il fait à peine jour, mais déjà il y a des gens réunis autour d'un reste de braise au milieu d'un cercle de pierres. Je ne les connais pas encore. Je m'approche :

— Ça va les gars ?

Apparemment, *pas moins bien que d'habitude*. Il y a Amour, un étudiant en philosophie d'origine gabonaise au visa périmé, étudiant là, quelques 500 mètres plus loin au campus de Bron, et Kader, un SDF qui vient de temps en temps au campement mais préfère vivre seul, dans son coin, en ville. Avant il avait un métier en Algérie, il était chimiste en pharmaceutique. Il faisait *des cocktails de la mort* comme il dit. Il devait tester les différentes associations de médicaments en vente libre pour voir si le mélange pouvait provoquer des effets secondaires dangereux ou létaux. Quand on l'a viré, il est venu en France ; ici il comptait trouver un meilleur boulot... Il a été cariste un temps puis, comme il n'arrivait plus à joindre les deux bouts en envoyant de l'argent à sa famille, il a abandonné. Et puisqu'il ne connaissait personne pour rebondir, ce fut la rue.

Amour ouvre une boîte d'olives, les tend à Kader qui les prend toutes en raclant le fond de la conserve avec ses doigts jaunis par le tabac et pleins de corne. Il en fait un petit tas à côté de lui, en prend une et la mange.

— T'en veux ?

Je ne me fais pas prier, j'en prends trois que je garde dans ma main. Amour boit le jus de la conserve :

— C'est bizarre, j'aime pas trop les olives moi, mais le jus je trouve ça trop bon, c'est tout frais. Le matin carrément ça passe bien quoi.

Ils en viennent à me demander qui je suis, d'où je viens, je leur raconte grosso merdo les derniers mois de ma vie, la loose, le pas de boulot, la dépression, l'appart en flammes et me voilà ici.

Ils applaudissent :

— Y en a au moins un qu'a eu les couilles de leur mettre bien profond.

Kader enchaîne :

— Toi t'es un bon, tu me fais délirer.

Le soleil se lève, on sent un peu sa chaleur.

Amour se redresse d'un coup :

— Bon, je me tape la motive, je vais au camping prendre une douche, on se recapte bientôt Kader. Et Claude, bah à toute, alors!

Il part avec le sourire. Justinien sort la tête de la cabane. Il marche dans ma direction en se frictionnant le flanc droit, au niveau du rein, il s'arrête net, une quinte de toux le prend. Ça dure bien une minute, il s'est retourné pour cracher ses glaires, il vomit. Il s'essuie la bouche, se retourne dans notre direction, sur sa manche je vois du sang, m'en inquiète :

— Ça va Just?

— Oh bah! Pas pire! Allez lève-toi le cul on a un peu de temps, on va commencer à monter ton abri.

Une nouvelle quinte de toux, il vomit à nouveau du sang, je ne dis rien...

On va chercher le matériel, on pose les palettes qui serviront de sol. Pour le moment on en met quatre, il me dit que si j'en veux une plus grande plus tard ça se démonte, mais moi il me faut une cabane au plus vite, une cabane sommaire. Il m'explique comment on va faire tenir les murs latéraux. Puis il me demande de lui tenir droit une palette pour qu'il la fixe. Il me baragouine ça en toussant, les outils dans ses mains qui se crispent, les dents serrées sur un éventail de clous et la bouche encore barbouillée d'hémoglobine.

— Bon, alors tu me la mets droite.

— Hein? Elle est droite non?

— Ah bah putain, si ça c'est droit, c'est que t'as le compas dans l'œil et l'équerre dans le cul mon pauvre garçon.

Il la pousse de quelques centimètres vers moi :

— Là, c'est droit, tiens-la, maintenant.

On en fixe encore une autre et le stock de palettes est épuisé. Il m'en manque huit pour finir la structure, il me dit qu'après on pourra bien en prendre une neuvième pour bricoler une porte, mais un rideau avec des bâches ça suffit pour vivre dedans. Alors on ira à Emmaüs voir si y'en a, ou même sans ça, dans un truc de déstockage militaire, ils en vendent pour pas trop cher.

Justinien enlève son pull, il commence à avoir chaud, son t-shirt remonte en même temps, découvrant une sorte d'abcès au-dessus de sa hanche, pas un abcès, un kyste ou, je sais pas ce qu'on dirait.

— T'as été au 115, au médecin-du-cœur pour voir ce que c'était ?

— Oui, sûrement, pour qu'il me fasse chier toute la sainte journée à vouloir me garder au foyer, m'enfermer à l'hôpital. Oh misère noire ! Je peux pas les supporter, faut pas m'en parler de ceux-là.

Kader nous a regardés tous ce temps sans vraiment nous voir :

— Bon, les gars moi j'y vais, je retourne en ville faut que j'aille ramasser deux, trois ronds. À plus...

Dans l'après-midi, on décolle nous aussi pour aller taper la manche. Justinien m'a dit que ça marchait bien.

— Pour certains, avec le RSA³ qu'ils touchent ou les pensions d'invalidité, en étant vraiment du matin au soir à quêter, bah, ils arrivent à se faire quasi un smic⁴.

Je lui demande à quoi ça sert toute cette tune quand t'es à la rue, il hausse les épaules :

— Ils flambent quoi ! Certains se payent des nuits d'hôtel pour changer du dehors, d'autres boivent et bouffent tout ou jouent au loto-foot, au tiercé, en espérant toucher gros comme d'autres plus friqués... comme quoi, la misère c'est pas que chez les riches !

Il rit seul de sa blague que je ne suis pas sûr d'avoir comprise.

Dans une rue qui mène à place Bellecour, il me plante devant un bureau de tabac en me disant que lui va plus loin vers une borne de retrait. Je m'assieds, détache mon gilet et l'étale par terre pour me faire un tapis sous le cul.

Je retourne mes poches pour essayer de trouver des miettes de tabac et me rouler une clope. Quand je vois l'état des feuilles qui sortent en ribambelle, j'envoie tout bouler en gueulant. Un type qui sort de chez le buraliste me propose une Camel de son paquet neuf et me file sa petite monnaie.

Quand Justinien revient me chercher, en début de soirée, il est beurré comme un moule à tarte. Il a ramené pas mal de tunes... j'aime pas quand il est aussi défoncé, il a l'alcool mauvais. Avant, quand j'étais encore dans le circuit, à l'époque où on jouait au huit américain sur les quais, il n'y avait pas qu'avec moi qu'il se mettait sur la gueule quand je lui refusais la dernière clope de mon paquet. Les gens qui le toisaient, ceux qui comprenaient pas ce qu'il disait quand il n'articulait plus, ceux qui se payaient sa tronche ou ceux dont la tronche lui revenait pas ils y avaient droit aussi. Il provoque, il te pousse, ou si t'as le malheur d'être à plus de deux mètres, il te lance sa bouteille sur le coin de la gueule, vide ou pleine... C'est en quelque sorte sa botte secrète... Une fois, je l'ai même vu en jeter une par la fenêtre d'une bagnole au feu rouge. Faut dire que le passager prenait une photo de lui avec son smartphone en gloussant, la seconde après avoir rentré sa tête dans la caisse, il s'est demandé ce qui se passait quand la bouteille a explosé contre la boîte à gants, sur ses genoux.

Si Justinien est dans cet état je vais me charger un peu aussi, je lui prends la boisson pour essayer de le rejoindre. On aurait pu prendre le tramway s'il était pas si saoul mais lui comme moi, on préfère éviter les complications. Alors comme on a pas mal de marche je me dis que bourré ça sera plus supportable.

On arrive dans un quartier pas loin de Mermoz, quand deux connards passent en rase-motte sur leur scooter et me mettent une claque derrière la tête... J'essaye de dire à Justinien que c'est bon, ça va, pas la peine de... trop tard, fallait s'y attendre la bouteille est déjà lancée et claque sur le trottoir à moins d'un mètre du bolide. Ils tournent dans la première rue devant nous.

— Putain, mais c'est pas possible de croiser des gens comme ça, qui nous emmerdent pour le plaisir. Ils sont aussi cons qu'une valise peut être pleine.

Une accélération pétarade dans l'air, ça arrive d'en face. Le passager du deux-roues éventre un sac à ordures avec un couteau avant de l'écraser avec l'élan de la bécane dans la tronche de Justinien. Il leur hurle dessus, mais cette fois, ils sont déjà loin et partent avec le dernier mot... On continue le chemin, Justinien braille des injures et des tronçons de phrases incompréhensibles en essuyant la trace qu'ont laissée les immondices. Au milieu de ses élucubrations, il s'arrête net, pose ses deux mains sur ses genoux et vomit du sang... Il nous reste encore pas mal de marche.

Au campement, on mange tous ensemble ; une bonne partie autour du feu, d'autres devant leur tente, leur abri ou sur leur tas de cartons. Du pain, du pain, du pain, quelques conserves achetées ou récupérées, pâté, maquereaux à la moutarde, chacun mange ce qu'il a eu, bonne pioche ou non. Il y a beaucoup d'échanges, de troc. Mais moi je m'en fous, je bouffe à peu près tout et je suis pas regardant sur les dates. Un des types qui mange avec nous, Joseph, reluque pendant un quart d'heure et touille avec sa fourchette en plastique le fond de sa conserve *tripes premier prix* et ricane comme un hystérique. Quand il reprend enfin son souffle, il nous fait part de sa connerie :

— Si Marie-Antoinette était encore parmi nous et qu'on allait crier famine sous son balcon, elle nous répondrait sûrement : *S'ils n'aiment pas le Hard-Discount, ils n'ont qu'à manger bio!*

Tout le monde éclate de rire...

Amour monte la butte, il vient d'arriver avec des bières bon marché plein les bras. Un des Géorgiens que je ne connais pas va le voir pour l'aider et, quand ils posent tout le fatras devant la tente, lui demande s'il peut en prendre une. Amour dit oui, ce n'est pas un pingre, mais l'autre en prend une deuxième. Amour la lui arrache des mains :

— J'ai dit une, d'accord !

Le Géorgien le pousse à terre, siffle et deux de ses potes rappliquent. Amour est à quatre pattes, en voulant se relever il se prend un coup de pied dans le bide. J'hésite à intervenir. Personne ne bouge, sauf Justinien qui part dans sa cabane à toute blinde. Ça m'étonne qu'il ait si peur, je me lève, j'ai l'air d'être le seul à vouloir faire quelque chose :

— Foutez-lui la paix bordel de merde.

Ils se retournent et me regardent, sourient, les poings serrés. Je m'approche pas trop, je sais pas quoi dire pour les dissuader, si j'avance ils vont me ruiner. Une main me tire en arrière, c'est Justinien qui brandit son marteau :

— Allez ça dégage, foutez le camp ! On passe nos journées à vous filer des vivres, à vous dépanner ! Vous êtes des vrais parasites !

Ils s'éloignent d'Amour en tenant toujours Justinien du regard. L'un d'eux crache, sans l'atteindre, dans la direction de Just'. Après sa montée d'adrénaline, il respire un grand coup, on voit qu'il essaie de se retenir, mais il vomit du sang, et encore du sang. Amour nous dit merci en se tenant le ventre, fourre ses binouz dans sa tente et s'enferme. Le pauvre, il a dû avoir les boules de sa vie, en plus il est sympa plus que n'importe qui ici... il devait pas s'attendre à ça, mais c'est rarement les plus radins, les plus mauvais qui se font détrousser et passer à tabac... Justinien finit de s'essuyer les lèvres :

— C'est pas une bonne chose que ces gars-là. Un groupe dans un groupe ça fout toujours la merde ! Et pas qu'à la rue. J'dis ça, en général quoi... mais bon, faut leur montrer qu'on les craint pas, sinon, c'est foutu.

Sur ces belles paroles on va se coucher. À la lumière de la torche qui sert de lustre dans la cabane, je vois une énorme tache sur le fute de Justinien :

— Tu t'es pissé dessus, Just' ?

Il est énervé comme personne et me jette un pot de moutarde qui éclate aux quatre coins du baraquement dispersant toutes les vis qu'il contenait comme autant de grenailles :

— Espèce d'abruti, je me suis pas pissé dessus, tu me prends pour qui ? C'est ma bosse qui rend de l'eau.

Il soulève son t-shirt, son espèce de bubon laisse s'écouler un liquide étrange, on dirait une éponge pleine qui bave. Il l'essuie avec son t-shirt qu'il vient de retirer, en enfile un autre, change de futsal :

— Bon, bah demain on est bon pour les lavomatiques...

Oh putain, je déteste toujours autant cet endroit. Demain, il va falloir que je tanne Justinien jusqu'à ce qu'il

veille bien aller voir l'infirmier. Même s'il essaye de me mettre une claque ou de me balancer des trucs en travers de la gueule. J'écarte les bouts de verre et les vis du dos de la main pour me faire une place, je m'allonge, me couvre, cherche le sommeil.

-
1. ZAC : zone d'aménagement concerté.
 2. CHRS : Centre d'hébergement et de réadaptation sociale.
 3. RSA : Revenu de solidarité active.
 4. smic : salaire minimum interprofessionnel de croissance.